

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Fin de l'intrigue

Guy Lafond

Volume 26, numéro 5 (155), octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafond, G. (1984). Fin de l'intrigue. *Liberté*, 26(5), 23–32.

GUY LAFOND

FIN DE L'INTRIGUE

*Le chemin ici quitte l'évidence objectifo-logique...
pour revenir à l'évidence originelle dans laquelle le
monde de la vie constamment est d'avance donné.*
(Ed. Husserl)

En six jours le drame est noué. La chair palpite sous les frémissements des masques. Acteur, personnage, auditoire, ensemble fascinés par l'image qu'ils s'infligent. Mais l'acteur se croit maître du décor, du jeu, du spectacle. Maître même de son destin frelaté. Maître de la mort? Léger recul. Angoisse. Sans prévenir, de nouvelles réparties s'imposent: «Je ne peux m'absenter. C'est inconcevable. — Cherche alors dans l'absence une présence.» Les masques s'effondrent, le décor croule et dans un silence morbide la chair dénudée tressaille d'une aspiration aveugle où gouffres et ténèbres mesurent l'avidité, le feu, d'un fol espoir de survie. Sans masque l'horreur froide. C'est la saison de neiges où de fulgurants soleils dorent un instant une morne solitude. Ces instants suffisent. L'œil éveillé attend, impuissant. Bientôt il saura que la lumière se nourrit de l'abîme du désespoir. Cherchant un repos il scrutera tous les carrefours, menant tous au même cul-de-sac de questions sans issue provoquées par ces irrptions soudaines de clarté. Au septième jour, rompu, vidé, l'acteur s'abandonnera à la mort imperturbable. Et l'éclair jaillira.

Mon père, un jour, a su mieux que moi résumer le drame. Je lui rendais visite récemment à l'hôpital. Nous causions de mort. Il me dit simplement: «Tu sais, Guy, au-delà de la pensée, il y a autre chose. C'est si beau. Mais ce qu'il faut briser de vitres, ce qu'il faut défoncer de portes pour y accéder. Ce n'est pas facile.»

Le septième jour est jour du Seigneur. L'Eden retrouvé, la paix, une sécurité si haute qu'elle n'exige plus de contrevenir à la mort. Au jour levant l'éblouissement d'une lumière sans éclat, si évidente dans sa transparence qu'elle abolit le spectacle. Jour de repos et d'immobilité. Rien de plus que le silence lumineux où se sont fondus masques, personnages, auditoire, bonheur et désespoir. Même l'œil s'est fermé, le regard est suspendu seul, impersonnel, dans l'impassibilité, hors d'atteinte, hors de tout nom. Présence uniquement, sans connivences, sans compères, sans univers, sans confins. La face éclatante de Dieu! Est-ce moi, immortel? «Je» soupire la lumière. Oui, Dieu, c'est Moi. Un Moi, au midi de ce jour béni, si loin du corps et de l'âme que dans son détachement il ne subit aucune contrainte. Et si par mégarde il se penche sur les jours anciens, la joie nouvelle soulève un cri: «Ah, que je meure à jamais afin de baigner sans répit dans cette clarté. Que le temps cesse, et son piétinement. Car c'est ici, dans cette immobilité, que je suis Homme.» Dieu est mort, l'Homme sevré. Au déclin du jour, l'Homme, toujours immobile, se dresse dans l'affirmation de ses droits. La présence s'articule, le regard bouge. Au-delà il reconnaît une nuit blanche, impénétrable, l'origine ineffable de son état. La nuit d'inconnaisance! Si Dieu meurt, c'est afin que l'Homme affronte la déité de Dieu, ce néant, ce rien qu'il nomme «Ça». Sans angoisse, cette fois, dans le don de l'immobilité et la certitude de l'évidence. En-deça — mais sans distance, le regard se mouvant en lui-même — la multiplicité infinie des univers. Aucune faille entre le regard et le vaste déploiement de son être. La nuit, et tout le branle-bas du cosmos sont irréductiblement

concomitants au regard impavide. Hors question, tout baigne dans le Fait. Et la joie, dans la plénitude.

C'est précisément le résultat déconcertant, mais évident... de la recherche que nous avons menée à l'intérieur de l'épochè, que la vie naturelle dans le monde ne soit qu'une modalité particulière de la vie transcendante qui constitue perpétuellement le monde. (Ed. Husserl)

C'est ainsi cette distanciation qui fonde la neutralité: c'est d'une certaine «altitude» qu'en tant que spectateur impartial nous nous regardons vivre notre vie naturelle parmi les autres subjectivités naturelles et, par ce regard, si nous prenons encore part à ce qu'on appelle les événements, nous n'y prenons plus désormais parti. (Raymond Abellio)

Dans cette entreprise, je me détachai complètement du monde et de ses figures charnelles. (R. Abellio)

Se lève le huitième jour. Et le souffle. Et le monde. «Ce Moi dont l'existence est absolument certaine pour moi, il ne s'identifie pas au moi de la vie quotidienne» (R. Abellio); mais bien que «la meilleure part de moi-même ne bougera plus de ce sommet» (R. Abellio), «maintenant ce nouvel affluent est concrètement localisé dans le monde à travers la chair de mon corps... Moi-homme, avec la dimension transcendante qui m'est maintenant impartie, je suis quelque part dans l'espace et quelque part dans le temps du monde» (Ed. Husserl). Car l'Homme ne s'est pas dématérialisé. Il a visité (à jamais) l'esprit-qui-donne-vie, il a compris que son corps et son âme n'en sont pas distincts. Il en est même, en quelque sorte, devenu responsable. En somme, l'esprit exige que toutes ses polarités soient activées afin de se maintenir dans sa plénitude. L'homme réintègre ses facultés. Il ne connaîtra plus d'autre fonction que d'assumer la totalité de son être — de sa vie quotidienne à ses plus hautes extases — pour les transfigurer en l'Etre qu'il est devenu. L'Homme réintègre le temps — un temps nouveau, fixé dans l'intemporelle structure de sa vision nouvelle. Dorénavant il

verra ce corps et cette âme évoluer comme un objet parmi d'autres objets, d'autres corps, d'autres âmes, inclus au même titre que lui, sans préférence aucune, dans un monde constitué en parfaite symbiose avec son existence, avec toutes les existences. Il se voit comme parcours d'un regard unique embrassant toutes les vies, sans possibilité d'aucune dissociation. L'univers est devenu un tissu de relations si étroitement liées qu'une seule défaillance et l'ensemble est sabordé. Il ne peut l'être, car même cette destruction serait incluse dans son regard. Il voit. Il est conscience. Une conscience dynamique, dynamisante, qui fonde les mondes issus de lui. Il n'est rien d'autre que la structure de ces mondes. Il est le sujet omniprésent où s'intègrent tous les sujets dans un jeu d'universelle intersubjectivité. Cette structure dynamique de la conscience doit agir dans le temps historique où s'émeuvent son corps et son âme. Il lui échoit d'exhausser chaque parcelle du monde, en l'intégrant pleinement — sans aucun refus — à la vision. « Cette structure doit pouvoir se réaliser... dans le champ le plus banal, c'est-à-dire le plus *commun aux hommes* » (R. Abellio). Il est bénéficiaire d'une connaissance extra-temporelle qui doit descendre dans le temps pour le rédimier. L'Homme doit agir. « L'union est le savoir dans les actes », dit la Gita. Et pour agir, doit « manipuler » l'esprit. Après le « satori » (l'illumination), le « bensho », où le moine zen s'empare par la raison du contenu de son illumination. L'intellect illuminé s'examine, et perçoit les polarités de son dynamisme (l'image de Dieu) afin que la raison véhicule la connaissance en donation de sens. « Toute la phénoménologie va progresser d'évidences indiscutables en évidences indiscutables dans une démarche qui n'est plus démonstrative mais *monstrative* » (R. Abellio). L'Homme, au-delà de toute morale, de toute histoire, étreindra toute vie, tout l'univers pour l'acheminer par la « structure absolue » vers la gnose qu'il détient. Il ne pourra rien éviter, ne surseoir à rien. « Avec ton œil fixé sur Moi, va et tue. » Telle est l'exhortation finale de Krishna à son

disciple Arjuna. Ainsi, dans l'infinité du temps, l'homme rejoindra l'Homme.

Le huitième jour est le dernier. Il dure indéfiniment. Pour la gloire et le labeur de l'Homme. Mais sans raison ni valeur pour Ça. C'est ainsi. C'est un fait.

J'ai le savoir de toute cette dimension de fonctions transcendantes qui s'étendent à l'infini et qui ne cessent de s'entrelacer les unes aux autres. (Ed. Husserl)

Il est clair que la diversité du langage n'affecte en rien l'unité structurale. (R. Abellio)

*

Dans cette perspective, toute vie est art, une façon d'agir, une suite d'activités soumis à la vision simultanée. Et comme l'art procède de l'intuition vers le matériau, ainsi est-il recommandé dans l'ésotérisme de commencer la construction de la maison par le toit. Ce qui indique le mode de lecture exigé par l'œuvre d'Abellio (et de Husserl, et d'Eckhart, et de la Gita, dont il se réclame). Il faut y apporter une appréhension — même brumeuse —, un appétit des sommets, une volonté de compréhension où se tait toute critique (elle portera peut-être plus tard, lorsqu'on aura compris, sur les moyens, non sur le fond), afin de monter avec eux vers cette vie gnostique qui ne sera jamais soumise à quelque revendication que ce soit. Car Abellio n'a cherché qu'une chose: «Ecrire le roman de cette structure absolue, à travers les bouleversements qu'entraîna pour moi cette découverte», écrit-il, dans une «lente mais admirable progression vers la science et l'immobilité.»

Le lecteur habitué à une littérature de satisfaction, aux justifications d'une psychologie naïve, aux ratiocinations aussi harassantes qu'hasardeuses, aura des obstacles à vaincre. Certes il pourra, sans plus, admirer une intelligence hors du commun qui se joue à souhait du monde, il pourra tressaillir au lyrisme wagnérien des pages d'amour, se sentir bouleversé

par quelque épigraphe qui éclairera chez lui une question naissante mais vite refusée, certes il sera envoûté par les péripéties d'un univers apocalyptique, mais il aura péché par fascination, cette fascination qui est l'excédent satanique de la beauté qu'Abellio récuse si violemment. Il faut avancer dans l'œuvre d'Abellio «les yeux ouverts», sans préjugé, sans prérequis, sans succomber au plaisir immédiat, celui qu'on se donne. Mais au contraire se «convertir» à la vision qui l'habite. Abellio ne cherche pas, il a trouvé. Aucune place désormais pour un psychologisme qui tente de valider le comportement humain, aucune place pour une dialectique de complaisance à seule fin de consolider une sécurité d'où le réel a fui, mais plutôt l'univers «impersonnalisé» dans «la lumière froide qui nourrit et décompose les mondes» (R. Abellio). L'œuvre du huitième jour ne souffre aucune critique. Car la phénoménologie transcendante «progresses d'évidences indiscutables en évidences indiscutables.» Une œuvre non linéaire, sphérique, où chaque personnage, chaque situation sont intimement conjoints à la genèse de tout personnage, de tout événement, dans les rets d'une interdépendance absolue. Ainsi personnages, événements, ne vivent plus de leur vie propre, pour satisfaire quelque lecteur avide de sensation, ils sont de toute pièce polarisés dans la sphère. Dans l'immobilité de la sphère. «Dupastre, lui aussi, n'existait plus.» C'est la gnose, cette connaissance de la genèse, cette sphère, qui vit, c'est elle qui, mise en mouvement, détermine dorénavant toute la forme de l'œuvre. «L'anecdote en elle-même importait beaucoup moins que la plénitude du sens qu'il en fallait tirer, selon l'agencement exact et les combinaisons rigoureuses des structures complètes» (R. Abellio). Il n'y a plus d'intrigue que l'assomption du monde, de la tragédie du monde, dans l'immobilité de la structure maîtrisée. Ultime intrigue, puisque cette immobilité est le produit d'une force de vie invincible, intarissable, acculée à un obstacle insurmontable. Le tout et le rien. L'Être omniprésent et Çà, la nuit omnipotente. Ni d'autre roman

que celui de l'intelligence voulant asservir ses dieux et brisée par eux. La fin de l'anecdote, l'appel au silence.

On ne défend pas Abellio (ni Husserl, ni Eckhart, ni la Gita). Ceux-ci sont affirmés par le lecteur authentique, celui qui même aveuglément chemine dans la même direction. Ils sont confirmés par le non-lecteur, celui qui déjà accède à cette vision. En d'autres termes, ils appartiennent à la Tradition, clé irrévocable de tout savoir. C'est la grandeur d'Abellio de désocculter cette Tradition, de la rendre accessible à notre entendement. Or la Tradition, si on s'y soumet — serait-ce par la révolte — transfigure d'emblée, car elle est structure dynamisante, agissante. Elle dévoile en nous les trois étapes de notre évolution: le cheminement vers l'esprit, le retour vers l'âme et le corps, et la relativisation de toute la démarche. En dévoilant, elle libère une énergie de transformation que seule une lecture juste peut réclamer à son bénéfice. Ouvrir son entendement aux voix qui nous dépassent, c'est participer à l'alchimie de la gnose. Car en elle nous sommes tous inclus, ainsi que le monde entier. Son pouvoir transfigure tout ce qu'elle touche.

Raymond Abellio, ou le roman du roman, là où tout roman prend fin. Ne cherchez donc pas la progression des situations, ni les développements psychologiques des personnages — ils sont à jamais réglés — mais le déploiement de la structure, hors de toute analyse, dans la seule «monstration». Abellio dit! (Ainsi Husserl, Eckhart, la Gita.) Sans étonnement — il en a fini des fastes nébuleux de l'inspiration. («Il voulait dire par là que seul le romancier se sait capable de défier l'infinité jusqu'au bout en restant maître de lui-même.») Sans complaisance. («Je voudrais savoir ce que vous apportent vos romans. — L'utilité du blasphème pour éveiller les gens.») Sans retenue. («Le fictif et le vécu s'intensifient l'un l'autre jusqu'à se constituer ensemble hors du temps... Le fictif, définitivement, peut ne rien devoir à l'imaginaire.») Il profère! Dans une parole étonnamment juste. Et du même coup réinsère sa

prophétie dans la relativité où elle appartient. Fidèle jusqu'à l'accomplissement dernier de son destin.

Si l'on veut écrire, seul vous tente le roman de cette montée qui échappe de toutes parts à l'anecdote: on n'écrit rien.

L'art, c'est le dernier acte, et le seul enseignement. C'est l'autel élevé par la science du vide au pouvoir du vide. Et sur cet autel, il n'y a rien. (R. Abellio)

*

A propos de Raymond Abellio, sa découverte de la «structure absolue» — qui est fonction de l'absolu de la structure — est un événement capital parce que c'est une découverte des relations du monde. Alors que son livre est compris par quelques personnes maintenant, il sera compris dans vingt ans par un grand nombre de jeunes... Alors ils vont découvrir et forger un monde nouveau. (Jean Carteret, qui, dit-on, aurait servi à la composition du personnage de Laforest qu'on retrouve dans la trilogie d'Abellio.)

*

P.S. Je m'en voudrais de rater l'occasion qui m'est offerte de redorer mon blason. J'ai d'ailleurs, vous aurez lu, préparé mon intervention à l'intérieur du texte. Je suis musicien, c'est connu. Or Abellio, à plus d'une reprise, classe la musique parmi les arts de séduction, de fascination, desquels il ne dit pas grand bien. Ils sont un dissolvant pour l'esprit, dit-il, et à ce titre entravent la montée gnostique. On comprendra que je ne sois pas du même avis. La musique — la sérieuse — est, quant à moi, un langage aussi rigoureux que tout autre. Et mieux qu'aucune parole, elle explicite une métaphysique du temps qu'il faut certes dépasser — comme toute raison d'ailleurs — et une phénoménologie qui, à sa façon, mène droit à la vision gnostique. (Il ne s'agit pas évidemment de la musique française.) Pourvu, comme dit Gisèle Brelet,

qu'on comprenne «que la musique entre d'abord par le cerveau.»

Ainsi de la poésie — la vraie — car je suis également poète. Fille de l'unité, coupant court à toute linéarité — en autant que cela se peut —, elle insuffle d'abord le «goût de l'être» qui sert de moteur au cheminement, et prépare la raison au silence synchrétique de la vision, à la conscience du silence où toute connaissance est livrée. «Tout est dans tout.» Le poète le sait mieux que quiconque. Déjà il débouche dans cette conscience qui, au huitième jour, sera vécue en une science de l'évidence aussi déliée pour le poète que pour tout autre.

Je ne comprends pas (encore?) qu'une seule voie soit privilégiée. La raison, il me semble, n'est pas liée par principe à une certaine parole; elle est infiniment plus souple. L'état gnostique peut se conquérir de multiples façons; il peut également être vécu et transfigurer le monde par autant de moyens. Tous aussi valables. Tout dépend de l'attitude.

Il reste que la gnose est la même pour tous. Son déploiement dans l'histoire varie selon les époques, les cultures, les individus; la sphère peut être saisie par l'un quelconque de ses rayons. La «structure absolue» est en mouvement partout, en tout. Je peux également y accéder partout, en tout. Son nom seul aura changé.

*

Si le Moi m'ancre en toute responsabilité dans ce monde que j'habite, il m'ancre du même coup dans cette Nuit ineffable qui le transcende. Ce monde-ci est en quelque sorte vidé par le Néant qui le surplombe. Ainsi, sans soutien, je vis dans la réalité d'un Vide. Je ne cesserai jamais, je le sais, de vider le monde (seul le Vide est plénitude), tandis que l'esprit d'autre part parcourt la Nuit pour gravir les échelons de l'Obscur... et... Connaîtrai-je un jour cette «anarchie divine» qui domine toute structure? Peut-être dans l'abîme du monde l'esprit lui-même s'abîmera?

Restera la béatitude? Jouissance hors nom, hors de toute perception? Je suis hanté. Je sais pourtant que dans cette béatitude je n'y serais plus. Le Néant a nom Béatitude. Lorsque tout se taira quelle Joie envahira le ciel? Celle-ci aura son jour. Le neuvième?

C'est pour tenter de perfectionner mon vide que j'écris des romans.

Tout se passe comme s'il fallait qu'il y ait de plus en plus de vide dans le monde. (R. Abellio)